Jacques GAUTHIER

L'analyste : mode d'emploi

Sans trop savoir pourquoi, j'avais été fasciné par l'histoire de Boris, le petit fondeur de cloches qu'Andreï Tarkovski met en scène dans la dernière partie de son film *Andreï Roublev*. Ce récit me revenait périodiquement à l'esprit sans que mes associations n'apportent d'explication satisfaisante à cette insistance. Je pouvais bien identifier çà et là des scènes susceptibles d'entrer en résonance avec des éléments de ma propre histoire, mais sans que le film ne perde pour autant son mystère et son pouvoir de séduction sur ma psyché. Un patient en détresse qui me demandait si je pouvais faire quelque chose pour lui m'a fait songer une fois de plus aux images de Tarkovski.

L'action du film se déroule en 1423 dans une Russie ravagée par les Tatars et la peste, Russie que parcourt Andreï Roublev, un grand peintre d'icônes. Un prince envoie quérir des fondeurs de cloches dans un village. Le jeune Boris est assis, seul et prostré. Il semble être le seul habitant du village à n'avoir pas été emporté par la peste. Boris a perdu son père, un fondeur de cloches. Constatant le désastre, les soldats du prince s'apprêtent à quitter la place en laissant le malheureux Boris derrière eux. Ils ne se raviseront que

lorsque Boris leur crie que son père lui a révélé le secret de la fonte des cloches avant de trépasser. On retrouve ensuite Boris sur un chantier. Il cherche avec angoisse le type exact de glaise avec lequel on doit faire le moule si l'on veut fondre la cloche sans qu'il se brise. On sent la gravité des enjeux pour Boris que le supplice et l'inévitable mise à mort attendent en cas d'échec. Boris finit par trouver sa glaise. Puis, c'est la construction du moule, le coulage de la cloche avec les métaux précieux fournis par le prince, tout ceci avec des moyens rudimentaires. D'ailleurs, des diplomates qu'on devine être des Occidentaux, des Florentins peut-être, se demandent comment des gens si primitifs peuvent réaliser une telle œuvre, question reprise dans tout le film par Andreï Roublev lui-même : comment vivre et créer, peindre dans le cas d'Andreï, alors que le mal est omniprésent tout autour et à l'intérieur de soi. Comment Boris, endeuillé et meurtri, peut-il fondre une telle cloche en n'ayant vraisemblablement pas recueilli le secret qu'il dit avoir obtenu de son père ? Le miracle a lieu : la cloche est impeccable, et Boris s'effondre enfin en sanglots dans les bras d'Andreï, témoin de la scène, à qui il peut dire son chagrin que son père soit décédé sans lui avoir transmis le fameux secret. Après un dernier gros plan sur les cendres fumantes d'un brasier qui s'éteint sur le chantier, le film, en noir et blanc jusque-là, se termine par le parcours, en couleurs cette fois, de l'œuvre picturale d'Andrei Roublev, faisant écho à la cloche créée par Boris.

En se posant comme objet de son analysant, l'analyste se retrouve un peu comme Boris devant les attentes du prince. Ces attentes vont-elles pouvoir être satisfaites par l'œuvre que Boris sera en mesure de réaliser ? Quelle réponse l'analyste va-t-il pouvoir apporter à la demande qui lui est formulée ? L'analyse pourra-t-elle aider ce deuil inévitable d'un objet pleinement conforme à l'exigence pulsionnelle ? Ne peut-on voir ainsi dans le récit de Tarkovski la métaphore de toute analyse, et particulièrement de ces moments d'impasse où le familier s'évanouit pour se muer en étranger, où l'analysant ne se reconnaît plus dans une histoire qui s'avère autre que celle entrevue jusque-là, où les repères théoriques de l'analyste ne paraissent plus d'aucun secours. Moments où les embûches qui jalonnent un parcours analytique paraissent quasi insurmontables tant à l'analyste qu'à l'analysant. Moments d'angoisse, d'incertitude, de confrontation au non-savoir, où l'on se demande comment l'expérience analytique pourra parvenir à aider l'avènement de ce qui n'a pu s'élaborer auparavant.

Se repose alors avec acuité cette question de l'utilisation de l'objet, de son mode d'emploi. Quel objet intérieur espère-t-on remobiliser dans une analyse ou en quoi l'expérience analytique permet-elle enfin quelque chose de cette rencontre avec un objet extérieur qui aurait fait défaut jusque-là, rencontre aussi avec le pulsionnel au cœur de soi si on veut justement que cette rencontre ait un sens ? Et comment penser le rapport à cet objet qui n'est pas une création de l'appareil psychique même s'il peut apparaître ainsi, un objet dont l'existence, tout extérieure soit-elle à la psyché, constituera pour cette dernière une source constante d'excitation, que l'objet soit présent ou absent ? Un objet extérieur à la psyché, mais dont la rencontre est pourtant essentielle à la constitution de la psyché, comme en témoignent les œuvres de Winnicott, Bion, Green, Aulagnier et Roussillon. Comme ces auteurs, je propose que l'objet joue en quelque sorte à la fois les rôles de révélateur et de régulateur de la pulsion.

◆

L'objet en tant que révélateur et régulateur de la pulsion

L'objet, pour la pensée psychanalytique, est d'abord l'objet de la pulsion, ce en quoi et par quoi la pulsion peut atteindre son but : la satisfaction. Cet objet peut correspondre à une partie du corps propre comme dans l'autoérotisme. Il peut aussi désigner les représentations que la psyché se donne des objets qu'elle investit. Même l'objet extérieur, que Freud (1915) oppose au moi-sujet dans *Pulsions et destins de pulsions*, ne peut pas non plus se concevoir sans référence à la pulsion, objet n'existant pour la psyché qu'en tant qu'investi par la pulsion, objet toujours décevant, donc toujours perdu, en ce qu'il ne se révèle jamais complètement ce que la pulsion en rêvait. Mais n'est-il pas tout aussi ardu d'aborder la pulsion sans référence aucune à sa rencontre avec cet objet extérieur ? Je crois qu'il est en fait impossible de penser l'une sans l'autre, car c'est par l'objet que se révèle la pulsion.

Green (1988) met la pulsion au cœur de l'expérience, du subjectif. Pour lui, le sujet n'existe que comme sujet de la pulsion. « La subjectivité se manifeste à l'occasion d'un but pulsionnel à accomplir, d'un objet à conquérir, porté par une poussée qui jaillit des sources du corps et met l'être en mouvement, le fait sortir de lui-même, l'invite à s'accomplir dans

cette quête. » Mais l'objet n'en demeure pas moins pour lui « le révélateur de la pulsion », pulsion dont nous ne saurions rien si l'objet ne venait pas à manquer. En fait, l'objet représente non seulement un révélateur mais aussi un régulateur, un modulateur de la pulsion. L'objet, par ce qu'on pourrait appeler sa « résistance » à la pulsion, rend celle-ci plus tolérable au sujet, comme Winnicott (1971) nous l'a appris dans son article sur l'utilisation d'un objet. Plus tolérable en ce que cette « résistance » révèle aussi les limites de la pulsion et en dément la toute-puissance. L'objet, aussi gratifiant puisse-t-il être, finit toujours par se montrer décevant au regard d'une demande pulsionnelle qu'il ne peut jamais satisfaire entièrement. Dans le meilleur des cas, cet objet survit malgré le caractère bousculant, dérangeant, insistant (*ruthless*, écrit Winnicott) de cette demande pulsionnelle, toute libidinale soit-elle, et malgré les attaques dont il est aussi la cible. Même confronté au pulsionnel dans son versant destructeur, l'objet ne contre-attaque pas comme s'il s'agissait pour lui d'une lutte à finir, d'une lutte à mort. L'objet garde la capacité d'investir le sujet et conserve son lien avec lui. Et le sujet, en retour, peut aussi continuer d'investir des objets, de se représenter ces investissements et ces objets d'investissement, de laisser le pulsionnel se révéler et se déployer. L'objet extérieur dévoile, par sa non-conformité aux représentations que le sujet s'en fait, la composante pulsionnelle du fantasme, la part de la représentation qui doit plus à l'intime qu'à l'extérieur.

Il est paradoxal que ce soit justement l'objet, dans son altérité, dans ce qu'il comporte de plus irréductible au sujet, qui révèle au sujet ce qu'il recèle de plus profondément intime : la pulsion. À l'inverse, on peut dire le sujet étranger à lui-même dans la mesure, entre autres, où la pulsion lui demeure toujours aussi mystérieuse qu'intime. Parler de l'objet en psychanalyse comporte aussi une dimension paradoxale. Si la psychanalyse ne s'intéresse qu'à l'objet intrapsychique, qu'à l'objet de la pulsion, la constitution de cette psyché n'en dépendra pas moins de la réponse qu'offriront aux exigences pulsionnelles ces objets « extérieurs », d'abord ces objets qui peupleront les débuts de la vie, et surtout la mère dont Winnicott disait qu'il n'y a pas de bébé sans elle. L'appareil psychique se constitue donc à l'interface de deux domaines, celui de l'étranger le plus intime et celui de l'étranger extérieur, du pulsionnel et de l'objet extérieur. Selon que l'objet s'y prête bien (on pense alors à la mère suffisamment bonne ou à l'environnement faciliteur de Winnicott), la psyché parviendra à mettre en

forme cet ébranlement pulsionnel qui l'habite, à s'élaborer à partir d'une liaison de la pulsion. Dans de telles conditions, la rencontre du pulsionnel avec un objet qui n'est jamais seulement l'objet de la pulsion, mais demeure néanmoins l'occasion d'une satisfaction suffisante, résultera en un enrichissement de la psyché, en un élargissement de son domaine.

C'est dans la mesure où le pulsionnel sera occasion de plaisir que le sujet pourra s'investir, pourra s'aimer, et que le narcissisme sera consolidé. Et comme la rencontre avec l'objet comptera pour beaucoup dans ces possibilités de plaisir, je ne crois pas qu'on puisse alors concevoir que l'investissement de l'objet se fasse aux dépens d'un investissement du sujet, aux dépens du narcissisme. Plus le pulsionnel pourra se déployer, s'élaborer, se lier dans sa rencontre avec ses objets, plus le narcissisme en sera raffermi, plus seront réunies les conditions d'avènement du sujet à partir de ce pulsionnel. « Wo Es war, soll Ich werden », écrivait Freud (1933) : « Où ça était, je dois advenir. » Le sujet émerge au confluent du pulsionnel et des objets. Ces objets, pour être structurants, doivent rencontrer ce pulsionnel en acceptant un rôle d'objet de la pulsion au lieu de ne traiter le sujet que comme objet de leurs propres pulsions, surtout dans leur versant le plus destructeur. Il s'agirait plutôt, dans ce dernier cas, d'objets antinarcissiques.

◆

L'objet antinarcissique

Il arrive que le sujet n'ait pas rencontré dans son histoire d'objet qui lui aura rendu le pulsionnel tolérable. L'appareil psychique devra alors se constituer en réaction à de constantes effractions de l'extérieur en l'absence d'un objet jouant son rôle de pare-excitation ou, parfois, en présence d'un objet qui, loin d'être utilisable, se sert lui-même du sujet comme déversoir de ce qu'il n'aura pas pu métaboliser. Lorsque, au lieu de lier la pulsion, le Moi s'épuise à s'adapter aux effractions continuelles d'un environnement qui ne lui laisse pas de répit et ne fournit pas l'occasion d'une satisfaction pulsionnelle suffisante, alors le Moi s'appauvrit. Si l'objet est malgré tout investi, c'est moins dans un contexte d'élaboration pulsionnelle que dans un mouvement de sauvetage d'un lien sans lequel la survie paraît impossible.

L'objet sera aussi « mal utilisable » (au sens winnicottien du terme) s'il est perçu comme blessé, déprimé, déjà débordé dans ses capacités de liaison, aux prises lui-même avec un ailleurs qui requiert toutes ses ressources. Un tel objet parviendra mal à s'accorder aux besoins de l'enfant et à donner aux pulsions de cet enfant la réponse qui les lui rendra plus tolérables. Parfois aussi, les pulsions du sujet apparaîtront intolérables à l'objet, à autrui. Toute pensée du sujet, tout indice de son altérité seront attaqués et invalidés avec véhémence en tant que manifestation de sa vie pulsionnelle, ou seront ignorés, comme chez une de mes patientes qui répétait que sa mère ne la voyait pas. Le vide, le blanc, cette patiente les décrivait à l'intérieur d'elle-même. Nous découvrirons qu'à ce vide correspondait son incapacité de se représenter elle-même comme objet d'investissement par autrui, à commencer par son analyste dans le transfert. Il lui était impossible d'imaginer qu'elle pouvait avoir sa place quelque part dans ma psyché sans que cela soit intolérable pour moi, comme ça l'était pour sa mère. De la même façon, elle ne pouvait porter en elle une représentation utilisable de son analyste sans risque de l'altérer, tellement elle en était venue à s'éprouver comme toxique pour quiconque l'approchait. Vide à l'intérieur d'elle-même, vide qu'elle projetait aussi à l'intérieur de son analyste qu'elle croyait incapable de garder toute représentation d'elle, vide comme l'image que renvoyait d'elle le miroir éteint d'une mère accaparée ailleurs, incapable d'être l'objet de sa fille.

On sait qu'une telle attaque de la part d'un objet, souvent un parent, peut aller jusqu'au déni des perceptions de la réalité extérieure du sujet. Le sujet se sentira alors contraint de reprendre ce déni à son propre compte, quel qu'en soit par ailleurs le coût, pour sauvegarder l'essentiel d'un lien dont il ne peut pas encore se sevrer. On sacrifie l'accessoire pour sauver l'essentiel. Le sujet vivra en reclus dans sa propre psyché qui lui sera devenue encore plus étrangère. Sa vie pulsionnelle se déroulera dans un genre de clandestinité et ne transparaîtra que dans quelques échappées symptomatiques, souvent douloureuses par ailleurs. Le registre de ce que Winnicott a nommé le « faux self » occupe ici presque tout l'espace psychique. Quelque chose du sujet, de son développement propre, n'adviendra pas.

Le pulsionnel ne disparaîtra pas pour autant. Il n'en deviendra paradoxalement que plus présent, plus « démoniaque ». Le sujet, confronté

au pulsionnel, fera face à deux menaces : celle de l'attaque de la part de l'objet extérieur, à laquelle se joindra maintenant celle d'une attaque de la part d'un pulsionnel devenu moins occasion de plaisir que de souffrance, un pulsionnel vécu alors lui-même comme étranger, aliénant et persécuteur. Au lieu de pouvoir s'approprier ce qui lui est le plus intime, le Moi, à l'instar de l'objet, va devoir le refuser, le rejeter hors de lui dans une tentative pour protéger la psyché de la menace du désinvestissement qui la guetterait autrement, si la souffrance se faisait trop intense, trop prolongée. Le registre de la décharge dans l'agir, de la somatisation, de la psychose parfois, prévaudra alors. Le recours massif à l'identification projective amènera ce vide, ce blanc de la psyché auquel fait allusion J. André, perception par la psyché de sa mutilation, de son appauvrissement chez les patients limites. Donc, rejet par l'objet du plus intime chez le sujet, rejet repris en écho par le sujet lui-même pour qui cette intimité sera aussi devenue intolérable. On pourrait alors reprendre l'aphorisme de Freud en le déformant : « *Wo Es war, soll nichts werden* », où il y avait quelque chose, où ça était (plus littéralement), rien ne doit advenir. La pulsion se présentera alors sous la forme d'un excès auquel on serait livré passivement.

Green (1980) insiste sur l'importance de ce qu'il nomme la passivation du sujet face à l'action de la pulsion. Passivation toujours quelque peu menaçante dans la mesure où elle évoque le fantasme d'un retour à la relation fusionnelle à la mère, encore plus si la mère n'a pas su rendre la pulsion tolérable à son enfant lorsqu'il dépendait tant d'elle pour ce faire. Passivation parfois confiante, ajoute-t-il, essentielle à l'analyse, puisque l'analysant doit bien s'en remettre à son analyste. Passivation appréhendée et source d'intense résistance chez une patiente pour qui la position couchée évoque, en analyse, les manipulations corporelles intrusives auxquelles sa mère avait tendance à se livrer sur elle. On sait à quel point le cadre analytique représente aussi une menace de passivation homosexuelle chez certains patients, menace d'autant plus grande qu'est puissant le désir de rapprochement avec un homme, désir lui-même alimenté par des angoisses de se perdre autrement dans cette relation fusionnelle à la mère.

Il arrive ainsi qu'un patient constate avec horreur qu'il va mieux. Avec horreur, parce qu'aller mieux dans un contexte psychothérapeutique ou

analytique représente un démenti à ce rêve d'autarcie narcissique par laquelle on souhaitait échapper à d'autres blessures infligées par ses objets d'amour. Toute amélioration représente alors l'humiliante constatation d'un apport valable de l'analyste, apport dont l'acceptation est vite vécue comme un acte de soumission homosexuelle du patient. Cette partie de soi vulnérable à l'autre, on l'arrache. C'est l'autotomie à laquelle faisait allusion Ferenczi (Hudon, 1993) en transposant à la psyché cette aptitude de certains animaux à se départir d'une partie de leur corps devenue le siège d'une trop grande irritation. C'est l'attaque sans répit contre les parties de soi capables d'aimer, comme le décrit H. Rosenfeld (1971) dans son travail sur les aspects destructeurs du narcissisme. Plutôt que de risquer la souffrance associée à la perte éventuelle de tout objet investi, cette partie du sujet capable d'investissement est clivée et dénigrée impitoyablement au profit d'un fantasme de toute-puissance et d'autarcie. C'est alors la réaction thérapeutique négative dans toute sa crudité, justement lorsque les choses paraissaient pouvoir enfin s'améliorer. L'objet et l'investissement même de l'objet seront donc haïs passionnément, toute utilisation d'un objet sera inacceptable. Le sujet ne se pardonnera pas d'être dépendant, donc vulnérable aux abandons, aux déceptions ravivant des souvenirs trop douloureux. La pulsion se manifestera, mais sous son versant destructeur plutôt que libidinal. Le désinvestissement risque alors de prévaloir.

◆

L'objet tiers

En plus de jouer le rôle de révélateur et de régulateur de la pulsion, l'objet devra aider le sujet à symboliser le manque découvert tant au plus intime de lui-même, le sujet, que chez son objet d'amour. Ce manque, ni le sujet ni l'objet ne peuvent le combler l'un pour l'autre. D'une part, l'objet en viendra inévitablement à détromper cette illusion de pourvoir à tous les désirs du sujet, cette illusion que la réalité sera toujours trouvée par ce dernier telle qu'il croira l'avoir créée. L'objet sera ainsi le révélateur du manque chez le sujet. L'objet devra alors aussi tolérer ses propres limites, s'il veut tolérer la réaction du sujet à ces mêmes limites. Il répondra, sinon, avec hostilité à la désillusion du sujet, désillusion qui doit pouvoir se faire

progressivement si la psyché de l'enfant ne doit rencontrer qu'une quantité d'excitation limitée qui ne débordera pas ses capacités de liaison. D'autre part, la réalisation du manque chez son objet constituera pour le sujet un douloureux démenti à son désir d'emprise sur l'objet, à son désir de représenter pour lui un unique objet d'amour. C'est le travail de l'objet pour élaborer, pour se représenter son propre manque qui guidera celui du sujet pour en arriver au même but, pour poursuivre à son propre compte et à sa façon un trajet où l'objet l'aura précédé. Objet donc porté par sa propre limite vers un autre objet différent du sujet, un objet tiers.

La constitution d'un objet tiers correspond donc à l'aboutissement d'un processus advenu d'abord chez l'objet, puis, ultérieurement chez le sujet qui sera parvenu à se l'approprier avec l'aide de son objet. Roussillon (1997), dans son travail sur « La fonction symbolisante de l'objet », poursuit la réflexion de Winnicott sur le rôle de la réponse de l'objet extérieur dans le développement de la psyché et l'applique plus spécifiquement à celui de la symbolisation.

Pour que ce développement de la symbolisation soit possible, l'objet devra d'abord pallier suffisamment le manque que la relation avec lui génère chez le sujet. Il devra permettre au sujet la découverte de son altérité par sa survie aux attaques fantasmatiques dont il est la cible. L'objet sera alors aimé pour ce qu'il donne au sujet, mais aussi haï en ce qu'il n'est jamais conforme à ce qui est attendu de lui. Le seul recours à l'identification comme mécanisme permettant au sujet l'acquisition de l'aptitude à symboliser de l'objet n'offre pour Rousillon qu'une explication tronquée à la genèse de cette fonction chez le sujet. L'objet devra révéler son manque par son désir pour un objet autre, différent du sujet, et désigner par là des objets qui en viendront à représenter, à symboliser le manque. Il importe aussi que l'objet « présente » (un peu comme on présente deux personnes l'une à l'autre) ces objets autres, ces objets tiers, au sujet et même qu'il invite le sujet à les investir. La fonction paternelle représente pour cet auteur l'exemple le plus structurant d'un tel objet, mais seulement un exemple parmi d'autres objets. Objet autre, ici de l'autre sexe pour la mère, d'une autre génération pour l'enfant.

Le sujet doit aussi sentir que par cet investissement, cette appropriation des objets de son objet, il enlève quelque chose de valable à son objet, mais que l'objet survit à cette perte. Le développement de la capacité de symboliser

et du plaisir qui l'accompagne est donc vécu fantasmatiquement comme un don de la part de l'objet. L'objet ne paraîtra plus dépendre alors si étroitement du sujet pour sa survie, pour contenir ses propres angoisses et assurer la satisfaction de ses pulsions. Se tisse ainsi tout un réseau d'objets investis, occasion de plaisir mais aussi de redécouverte des limites du plaisir, redécouverte du manque et de nouveaux objets pour symboliser ce manque. Un monde intérieur en interaction constante avec les objets rencontrés et investis se construit, monde sans cesse mouvant et en évolution. La trame complexe des rapports triangulés pourra s'élaborer. Éventuellement, se développera cette capacité du sujet de se représenter, de symboliser après coup la fonction que l'objet a remplie pour lui initialement. Le sujet se constituera donc dans cette activité intense de représentation du manque qu'il se sera appropriée. *Wo Es war, soll Ich werden...*

◆

L'analyste : mode d'emploi

L'analyste va jouer dans la cure, dans le transfert qui s'y déploiera, les deux rôles de l'objet par rapport à la pulsion, celui de révélateur, d'objet de la pulsion, et celui de régulateur de la pulsion qu'il devra contenir. Et comme l'objet, il va devoir survivre dans ses fonctions d'analyste malgré les attaques, et aussi malgré la séduction dont il sera la cible. Pour ce faire, il doit se montrer psychiquement présent, éviter de répondre par des représailles et se montrer vivant et créatif (Roussillon, 1997). On imagine mal un tel analyste imperturbable, assis bien confortablement au-dessus de la mêlée. L'analyse n'est pas une sinécure, pour l'analyste non plus. L'analyste aussi est aux prises avec un pulsionnel d'autant plus sollicité que celui de l'analysant est mal contenu. Mais ne souhaite-t-on pas justement que son expérience analytique l'ait rendu un peu plus à même de tolérer ce pulsionnel qui le traverse aussi et de symboliser le manque que ce pulsionnel lui révèle, à en faire un objet intime qu'il pourra utiliser pour découvrir quelque chose de nouveau en lui et chez son patient, de se servir de son expérience contre-transférentielle ? L'analyste vivant, c'est l'analyste dont le trouble se manifeste de temps à autre par un lapsus, un oubli, un instant de distraction ou de somnolence, un léger embarras

perceptible dans la voix. C'est l'analyste qui témoigne d'être travaillé, lui aussi à son insu et plutôt malgré lui, par ce qui se déroule en séance. Mais c'est aussi un analyste dont la capacité d'utiliser ces échappées pulsionnelles pour relancer le processus analytique, pour relancer sa propre capacité de penser, doit être perceptible par l'analysant. Car, dans l'analyse, l'interdit peut éventuellement être pensé s'il n'est pas agi : ni l'analyste ni l'analysant n'en seront détruits. Chez certains analysants, l'interdit porte sur des pensées qui regagnent par leur perlaboration dans l'analyse leur droit d'existence consciente parce que d'abord tolérables à l'objet, à l'analyste. Chez d'autres, c'est sur la pensée elle-même que porte l'interdit, lorsque leurs objets ont été éprouvés comme menacés par la moindre expression pulsionnelle, par le moindre signe d'altérité de leur part. Pensées du sujet fuies, craintes, attaquées par les objets de son histoire parce que révélatrices d'un manque intolérable, irreprésentable pour ces objets. Pensées que l'analyste aura à élaborer lui-même, souvent après avoir été pendant longtemps relégué à un rôle de contenant d'affects inavouables, intolérables à la psyché de l'analysant. Le vide, le blanc, il l'éprouvera aussi à son corps défendant, sa propre pensée sidérée par ce qui, de l'impensable d'autrui, fera effraction dans sa psyché, par ce qu'il aura à introjecter de ce que son vis-à-vis projettera en lui.

Devant un patient à la psyché dévastée, l'analyste se retrouvera dans la position de Boris face à sa tâche et s'imposera alors cette question qui traverse tout le film de Tarkovski : comment en arrive-t-on à créer, ou tout simplement à vivre au milieu d'un tel dénuement, de tant de souffrance, de tant de violence qui surprend de l'intérieur comme de l'extérieur ? Même si les enjeux ne se posent heureusement pas toujours de façon aussi dramatique, toute analyse garde, pour l'analyste aussi, une dimension d'épreuve, de face-à-face avec son propre inconscient, d'expérience initiatique de rencontre avec l'étranger, le pulsionnel, au plus intime de soi-même révélé par l'autre étranger, l'objet. Pour en arriver à créer quelque chose dans une analyse, l'analyste doit parvenir à rester à l'affût de ce qui, dans les séances, « résiste » aux présuppositions théoriques, aux hypothèses que l'on ne peut s'empêcher de faire et refaire dans le déroulement du processus. L'analyste doit, lui aussi, survivre à l'idée que quelque chose manquera toujours à ce qu'il aura pu symboliser de son propre manque et de celui de son analysant. Tolérer de ne pas savoir exige cet espoir que l'angoisse sera, et demeurera contenue, que quelque chose pourra aussi être

créé à partir de la confusion (L. Quintal, 1997), à partir de ce que toute analyse recèle d'indécidable (A. Green, 1996). Accepter cette irréductible ambiguïté présente au cœur de toute analyse, c'est peut-être en venir à cette position optimiste de C. Scott de se réjouir de son ignorance comme occasion d'apprendre, de découvrir du nouveau à partir de l'objet. Tolérer de ne pas savoir ne veut pas dire ne rien savoir, que l'analyste doive se priver de tout repère, de toute balise. Ce serait alors s'engager dans une aventure impossible sans l'apport du tiers que représente d'abord sa propre expérience analytique.

Une telle expérience inclut justement la confrontation au non-savoir, à de l'inconnu qui se révèle au cœur de soi-même, face à un autre inconnu, un objet, le psychanalyste. Une expérience de « contenance » de l'angoisse de ne pas savoir, d'identification à la capacité de l'analyste de tolérer ne pas tout savoir, une tentative aussi de symboliser, de représenter le manque à la source de cette angoisse. Expérience de sa propre analyse, mais aussi des autres analyses dont l'analyste a été partie prenante. Autre repère majeur dans toute analyse : le rapport à la théorie et, à travers elle, aux collègues proches et moins proches. Cette théorie, finalement toujours personnelle, véritable précipité de la rencontre entre sa propre histoire et la communauté analytique. Et, parallèlement, l'analyste doit garder cette capacité de se dégager de ce rapport à la théorie et aux collègues pour rester ouvert à ce que chaque parcours analytique a d'unique, s'il veut lui-même durer dans ce métier, s'il veut rester vivant en tant qu'analyste, s'il veut revivre ce plaisir de s'éprouver comme objet pour lui-même et pour un autre, plaisir déjà éprouvé dans sa propre analyse.

On ne devient, et ne reste pas analyste facilement, surtout pas en suivant un parcours tracé d'avance. Il n'y a pas plus de secret de la psychanalyse transmis par son propre analyste ou par quelque groupe que l'on veuille, aussi important que demeure leur position de tiers dans la psyché de l'analyste, qu'il n'y a de secret de la fonte des cloches dont Boris serait le dépositaire. Toutefois, si Boris reconnaît la glaise en la palpant, en écoutant le bruit qu'elle fait lorsqu'on la comprime, on devine que c'est par identification à son père au travail. Au père et aux autres artisans fondeurs du village, à son propre analyste et aux collègues, mêmes les plus lointains rendus présents par la théorie. Mais cette cloche que Boris doit fondre avec les matériaux précis qu'on lui fournit, dans les conditions climatiques

particulières qui prévalent cette année-là, personne ne l'a fondue auparavant. Et chaque analyse demeure une aventure au terme indéfini, indéterminable d'emblée, dont on souhaite qu'elle aboutisse à une plus grande ouverture, une meilleure utilisation de cet étranger, de cet objet en soi et à l'extérieur, à cette création de quelque chose de nouveau comme l'œuvre de Roublev, finalement advenue.

◇

BIBLIOGRAPHIE

André, J. (1997), « L'objet, mode d'emploi », Colloque de la revue *Trans,* Montréal, septembre 1997.

David, C. (1971), *L'état amoureux*, Paris, Payot.

Freud, S. (1915), « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie,* Coll. Idées, Paris, Gallimard.

—, (1933), *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, G.W., XV, p. 86.

Green, A. (1980), « Passions et destins des passions », *Nouvelle revue de psychanalyse,* nº 21, La Passion, p. 5-41.

—, (1988), « La pulsion et l'objet », Préface à Brusset B., *Psychanalyse du lien*, Paris, Le Centurion.

—, (1996), « Quel genre de recherche pour la psychanalyse ? », *International Psychoanalysis,* vol. 5, n° 1, p. 10-14.

Hudon, M. (1993), « La notion d'autotomie chez Ferenczi : de l'auto-hypnose à l'autodéchirure », *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal,* vol. 5, nº 3, p. 16-19.

Quintal, L. (1997), *Jouer pour vrai*, Communication au colloque annuel de la Société psychanalytique de Montréal, avril 1997.

Rosenfeld, H. (1971), « A clinical approach to the psychoanalytic theory of the life and death instincts : an investigation into the aggressive aspects of narcissism », *International Journal of Psychoanalysis,* vol. 52, p. 169-178.

Roussillon, R. (1997), « La fonction symbolisante de l'objet », *Revue française de psychanalyse,* vol. LXI, nº 2, p. 399-413.

Scott, W.C.M. Communication personnelle.

Winnicott, D.W. (1971), « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications », in *Jeu et réalité. L'espace potentiel,* Paris, Gallimard, 1975.